

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

19 OCTOBRE 1967
NUMERO 476
0,60 F. LE NUMERO
39^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

UN SYNDICALISTE AUTHENTIQUE

Il y a cent ans naissait Fernand Pelloutier, le père des Bourses du Travail, l'un de ceux qui sut donner au syndicalisme naissant sa virilité, son humanisme et sa forme la plus parfaite de l'organisation sociale. C'était le 1er octobre 1867, à Paris, et il mourut dans cette même ville le 13 mars 1901.

Né dans une famille bourgeoise et élitaire, soumis dès son adolescence à la doctrine chrétienne, Fernand affirma néanmoins sa personnalité très tôt. Placé avec son frère Maurice au petit séminaire de Guérande où la nourriture y était médiocre, les soins nuls, l'hygiène déplorable et où, pour comble, les maîtres infligeaient les pires corrections dans la moindre peccadille, il tenta par deux fois de s'évader, hélas, sans succès.

A dix-huit ans il collabore déjà à certains journaux de gauche et en particulier à « La Démocratie de l'Ouest » et il ne manque pas les occasions de malmenier les autorités quand celles-ci oppriment le peuple (ce qui se produit souvent).

« La bourgeoisie — a dit Victor Hugo — sentant que son règne est près de finir, est sans cœur pour tout ce qui n'est pas elle; elle est surtout sans cœur et sans entraînements pour ceux d'entre ses fils qui, comprenant que son empire est désormais impossible, ont embrassé la cause de la révolution sociale ».

Et Pelloutier avait embrassé la cause de la révolution sociale. Le 3 septembre 1892, en tant que délégué des Bourses du Travail de Nantes et de St-Nazaire, il fait voter la grève générale au Congrès de Tours, qui était organisé par la Fédération des travailleurs socialistes de l'Ouest. Le Parti ouvrier français auquel il avait adhéré, répudia cette grève générale comme il la répudia ensuite, en 1901, et Pelloutier se trouva en butte à toutes les tracasseries, toutes les persécutions et toutes les misères.

En 1893 il quitta St-Nazaire pour se fixer à Paris et reprit le combat en collaborant entre autres à « L'Avenir Social » et à « L'Art Social ». Il rentre à la Fédération des Bourses au début de 1894 et, au mois de septembre

de la même année il est délégué au Congrès national ouvrier qui se tient à Nantes; là, une fois de plus, il soutient la valeur de la grève générale. A la hargne des journaux qui s'en suivit, il répondit, avec H. Girard, par la brochure « Qu'est-ce que la grève générale ? ».

Domage que cette brochure soit quasiment oubliée par les travailleurs, dommage que les politiciens aient réussi à dépouiller le syndicalisme de tout ce que Pelloutier et ses amis lui avaient apporté de puissant, de juste et d'humain. Quoi qu'il en soit la C. N. T. reste fidèle à la mémoire, à l'œuvre et à la pensée de Fernand Pelloutier, qui disait : « Nous voulons que toute la fonction sociale se réduise à la satisfaction de nos besoins... Nous voulons l'entente libre des hommes... Nous voulons que l'émancipation du peuple soit l'œuvre du peuple lui-même... Bref, les ouvriers, après s'être crus si longtemps condamnés au rôle d'outil, veulent devenir des intel-

ligences pour être en même temps les inventeurs et les créateurs de leurs œuvres. Qu'ils élargissent, donc, le champ d'étude ouvert ainsi devant eux. Que comprenant qu'ils ont entre leurs mains toute la vie sociale, ils s'habituent à ne puiser qu'en eux l'obligation du devoir, à détester et à briser toute autorité étrangère... »

Pour nous, Pelloutier fut un syndicaliste authentique et un militant exemplaire, mais son ami Paul Desalle le connaissait mieux que nous et il écrivit au lendemain de sa mort : « Opposer à l'action politique une action économique forte, puissante, tel était le rêve qu'il avait conçu et qui, prenant corps, est devenu un peu une réalité. Il savait et il aimait le répéter que la bourgeoisie capitaliste n'accorde aux travailleurs ce qu'ils sont capables d'exiger, et voyait dans l'organisation et dans la force des syndicats ouvriers un moyen de contraindre la société bourgeoise à capituler. »

Les agriculteurs de France, et surtout ceux de l'Ouest, ont manifesté avec vigueur contre la situation qui leur est faite, spécialement à ceux possédant une exploitation familiale, donc peu importante, comme c'est le cas en notre région bretonne.

Chacun a pu lire les relations sur ce qui s'est passé tant à Quimper qu'à Redon et la déclaration faite au Conseil de ministres du 3 courant, par de Gaulle, démontre d'une part, l'orgueil démesuré de cet homme et d'autre part, sa profonde méconnaissance de la vie agricole.

Mais l'objet de cet article n'est pas de dicter le bien-fondé des revendications paysannes, mais de déclarer que les manifestations montrent la vraie voie aux travailleurs des villes et des campagnes, car comme le disent les dirigeants des fédérations bretonnes agricoles, il y a nécessité d'employer les armes dont on dispose; chaque fois qu'ils ont discuté ils se sont retrouvés Gros Jean comme devant, autrement dit roulés. Ces paroles publiées dans le « Télégramme de Brest » du 4 courant doivent avoir la même clarté pour tous et

nous sommes obligés de constater que du côté des centrales C. G. T., C. F. D. T., F. O., il y a faillite.

Quelles réactions ont-elles eues lors de la promulgation des ordonnances concernant la Sécurité Sociale ? Aucune. Sur le plan local : pétitions, déclarations; c'est tout. Mais il y a même plus fort : Dans le « Télégramme de Brest » du 4 octobre, je lis ceci dans le long communiqué de l'Union départementale F. O. du Finistère : « ... déclare que la crainte justifiée en raison des pouvoirs spéciaux est aujourd'hui dissipée grâce à l'action soutenue de la Confédération Force Ouvrière », et ce communiqué termine en ces termes : « ... déclare approuver sans réserve l'action efficace conduite avec fermeté au bureau par les pouvoirs publics par le bureau confédéral de Force Ouvrière, action grâce à laquelle le pire a pu être évité. »

Voilà où est descendue la mentalité des dirigeants syndicaux; nager dans un flot de phrases sonores; leur inaptitude à répondre coup pour coup aux décisions gouvernementales ou patronales et cacher leur incapaci-

té d'alerter la classe ouvrière en son besoin d'amélioration matérielle et de l'amener à son émancipation totale comme le définissait la Charte d'Amiens de 1905 de la C. G. T.

On y sent bien la patte de Jouhaux même après sa mort, de ce Jouhaux qui était plein de haine en 1937 contre les camarades de la C. N. T. - F. A. I. et j'en parle en connaissance de cause, de ce Jouhaux complice de ce Benoît Frachon par le sabotage de la semaine de 40 heures, en 1947. Quand le manifeste confédéral de la C. G. T. signé par ces deux hommes revendiquait l'augmentation de salaire basée sur 200 heures mensuelles.

Donc, aucune illusion à se faire du côté des grandes centrales syndicales. Reste la C. N. T. qui, malheureusement est bien plus forte en nombre qu'en influence, si tous ceux qui se revendiquent de cet esprit anarcho-syndicaliste, éparpillés tant à la C. G. T. qu'à F. O. voulaient y adhérer pour redresser le mouvement syndical en France.

Précisément dans « Le Monde Libertaire » de septembre - octobre 1967



est publiée la fameuse « Lettre aux anarchistes », de Fernand Pelloutier, qui invite les libertaires à causer dans les syndicats pour maintenir cet esprit de classe et d'action révolutionnaire existant, alors, dans la Fédération des Bourses du Travail, pour éviter justement que les syndicats ne se jettent dans les bras de la politique.

Cette opinion complète l'opinion de l'ami Juan Ferrer dans son article du « C. S. » du 21 septembre dernier, sous le titre « Fruit d'une seconde lecture » : « Tout anarchiste français trébuche sur le terrain de l'anarchisme ibérique, car il n'a pas l'habitude d'évoluer dans le milieu syndical. Le temps de Pelloutier, Pouget, Yvetot est révolu, les syndicats sont à la merci du syndicalisme politisé, depuis que les anarchistes ont regagné la caverne des savants », sous entendu selon nous, les réunions de dissertations sur les problèmes les plus divers, mais en champ clos.

Cette opinion de Juan Ferrer, je l'ai moi-même exprimée à plusieurs reprises et je crois fermement qu'en agissant comme le faisaient les Pelloutier, Pouget, en allant vers le peuple dont on s'est séparé, la C. N. T. française aurait une autre allure et une autre efficacité que celles du moment.

Aux camarades français de prendre exemple sur la C. N. T. espagnole qui, tant en exil qu'à l'intérieur de l'Espagne tient une place de première grandeur, telle que nous l'avons vu le dernier plenum tenu à Marseille en août dernier et, en conséquence, sachons agir.

A. LE LANN

COMMUNIQUE

Les J. S. R. de l'U. L. de Marseille, nous communiquent la création d'une école du militant anarchiste.

Cette école se propose d'étudier l'anarchie (théorie et pratique), 20 séances environ. Un cours tous les 15 jours.

Voici quelques grands thèmes de ce cycle d'étude :

- L'anarchisme (son idéal, sa théorie, etc.)
- Ce que les anarchistes refusent.
- Ce que les anarchistes proposent. Les moyens d'action.
- Le militant anarchiste.
- L'organisation libertaire, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à : Marc Lacrate, (J. S. R. - C. N. T.), Vieille Bourse du Travail, (salle 3 bis), 13, rue de l'Académie, 13 - Marseille (1^{er}).

Très important : Inscription le jeudi 19 octobre de 13 h. 30 à 20 h. même adresse que ci-dessus.

Tribune libre. CAPITALISME et DEMOCRATIE

XXXI

La solidarité doit caractériser les rapports sociaux en régime collectiviste. Mais on a tort d'en faire une notion « morale » à la façon dont sont élevés en principes moraux les règles de subordination qui découlent de l'organisation sociale capitaliste. La solidarité n'est pas séparée du collectivisme lui-même, c'est-à-dire qu'il s'agit avant tout de l'expression d'une nécessité matérielle. Comme le progrès de l'existence matérielle de l'individu suppose celle de la société en tant que groupement et coordonnant les forces de travail, le progrès intel-

lectuel de l'individu est subordonné à la nature des contacts humains pouvant avoir lieu dans le cadre des structures de la société existante. Le « besoin d'autrui » en tant que facteur de communication intellectuelle, de confrontation des idées, n'est pas un besoin abstrait mais une nécessité matérielle. Seule la morale bourgeoise permet de considérer l'« autre » comme une chose indépendante parce qu'il a la base de la philosophie bourgeoise se trouve la notion de valeur d'échange, l'argent, et qu'à partir du moment où l'on peut acheter la force de travail de l'individu, force de travail qui n'est pas séparée de l'individu lui-même, on doit également, au sens de la morale bourgeoise, pouvoir s'approprier, en y mettant le prix nécessaire, l'individu tout entier. Esclavage salarié et prostitution ne sont que les phénomènes les plus apparents de cette déification de l'individu. Cette démarche n'est possible que parce que les structures authentiques de la société ont été altérées dans le sens d'une hiérarchisation des intérêts et des individus dans le sens d'une subordination des choses créées à partir de l'appropriation individuelle des moyens de production. Le collectivisme tend à redonner à l'individu sa véritable dimension sociale : l'individu contient toute la société parce que la société n'existe pas sans l'individu tout comme ce dernier n'existe pas sans la société; en tant que partie intégrante de la société, l'individu est indissociable parce que la société elle-même ne saurait être utilisée à des fins d'asservissement sans disparaître en tant que telle. La solidarité ne se différencie pas, en dernière analyse, de la solidarité collectiviste. Si j'ai besoin d'autrui comme autrui a besoin de moi, les rapports sociaux s'établissent sur des bases à la fois égalitaires et matérielles et n'ont rien à voir avec la notion chrétienne de charité qui du haut vers le bas et suppose la hiérarchisation des individus, c'est-à-dire l'inégalité économique et sociale. Sa solidarité n'est que l'expression d'un intérêt commun, identique.

Pierre Besnard entend faire du syndicat d'industrie la cellule de base de l'organisation économique future. Mais il faut se poser la question de savoir si, dans ces conditions, certaines industries occupant un rôle prépondérant dans l'organisation économique en général, on ne risque pas d'aboutir en peu de temps à une véritable dictature économique qui serait exercée par les responsables de ces secteurs prépondérants de la production. L'Union locale des syndicats représentant tous les secteurs de la vie sociale, productifs comme « improductifs », semble davantage indiquée pour constituer la cellule orga-

nique primaire du collectivisme fédéraliste. Elle possède l'avantage incontestable de réunir à la fois les fonctions purement économiques et les fonctions sociales (sécurité, hygiène, enseignement, etc.), qui ne sauraient être séparables et doivent être continuellement confrontés pour être susceptibles de donner une idée exacte des besoins et des possibilités de la localité, de la collectivité géographique de base. Séparés les tâches purement économiques des tâches sociales seraient réintroduire un facteur de division bourgeoise du travail. Le syndicat d'industrie doit être un organe purement technique dont le but est d'étudier les possibilités de progrès technique d'une branche particulière de la production.

L'union locale des syndicats, à condition que toutes les activités locales y compris celles qui ne sont pas directement engagées dans le processus de production, y soient représentées, doit exercer à elle seule l'administration de la vie économique et sociale de la localité collectiviste. Elle n'a pas à être doublée par un organisme qui serait conçu comme la cellule de base politique, et qui ne manquerait pas d'entrer en conflit avec la représentation « économique » des travailleurs. Il ne faut absolument pas, sous peine d'échec certain, construire l'organisation économique et sociale selon les principes mêmes qui permettent au capitalisme de séparer la souveraineté politique du citoyen de ses fonctions en tant que producteur. La synthèse indispensable des fonctions économiques et sociales, qui ne saurait être séparées, sera précisément réalisée par l'union locale des syndicats. Que l'on dénomme cet organisme de base Union locale, Commune, etc., importe peu. L'essentiel est qu'il soit l'émanation de la vie collective dans son intégralité.

Chaque unité de production, de distribution (magasins communaux), d'action sociale (enseignement, etc.), aura à élire un nombre de représentants proportionnel à son importance numérique qui formeront l'organe d'exécution de la cellule locale de base sans pour autant être totalement écartés de leurs fonctions sociales et demeurant révocables à tout moment. Chaque collectivité locale sera représentée à l'échelon régional, et ainsi de suite, pour parvenir à une coordination rationnelle de toutes les possibilités et de l'ensemble des besoins. Il n'y a pas à l'heure actuelle, à définir un cadre rigide dans lequel devrait obligatoirement être inséré l'élan révolutionnaire. Il suffit présentement de poser les principes de base qui devront servir de fondement à l'organisation économique et sociale nouvelle et doivent être articulés autour du principe fondamental : Abolition du salariat de l'Etat. Egalité sociale et économique, fédéralisme. De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins.

Cette notion de besoins ne peut qu'être relative. A chaque instant de la production en régime collectiviste les besoins seront déterminés par rapport aux forces productives disponibles. Bien entendu, cela n'exclut pas, heureusement, qu'il y ait toujours des besoins qui ne puissent recevoir immédiatement satisfaction. Cet écart entre les besoins théoriques et les possibilités pratiques de les satisfaire doit constituer l'élément stimulant de la production collectiviste. C'est dans la mesure où les besoins nouveaux devront être satisfaits compte tenu des possibilités offertes par de nouvelles découvertes scientifiques et techniques, que les travailleurs eux-mêmes, c'est-à-dire l'ensemble de la po-

pulation, auront à décider, par le jeu du fédéralisme, si la durée du travail devra être temporairement modifiée. Il faudra, forcément en venir à la détermination d'un temps de travail socialement nécessaire, d'une durée sociale du travail qui ne sera pas imposée mais librement déterminée par la majorité. De même, il faudra décider, dans les premiers temps tout au moins, quelles devront être, compte tenu des besoins les plus urgents à satisfaire, les options qui détermineront l'orientation de la production globale. « Dans une société à venir, où l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, l'usage ne serait plus déterminé par le minimum du temps de production; mais le temps de production sociale qu'on consacrerait aux différents objets serait déterminé par leur degré d'utilité sociale. » (Karl Marx).

En société capitaliste, le degré d'utilité sociale est remplacé par la notion de rentabilité du point de vue du profit financier; les forces productives sont dilapidées dans la création d'objets dont la principale vertu est de pouvoir se vendre très au-dessus de leur valeur sociale. Comme les masses laborieuses, qui constituent l'essentiel du marché de consommation, disposent d'un pouvoir d'achat réduit, la consommation s'oriente vers des biens plus coûteux qui finissent par apparaître comme possédant une valeur d'usage élevée puisqu'ils sont incessamment demandés. Par contraste, les forces productives sont accaparées pour la production de biens de consommation auxquels les masses laborieuses ne peuvent accéder qu'en abaissant au minimum le prix de revient de leur force de travail, c'est-à-dire en consacrant la partie la plus faible possible du salaire à la reproduction pure et simple de la force de travail. Mais, par là-même, le prix de revient de la force de travail est abaissé, c'est-à-dire que les salaires subissent une baisse absolue même s'ils ont tendance à augmenter. Car la partie du salaire consacrée à l'acquisition de biens « de luxe » représente un profit plus élevé pour le capitaliste que si cette fraction du salaire avait été incorporée dans la reproduction directe de la force de travail.

Le collectivisme, en supprimant le salariat, en substituant la notion de besoins réels à celle de profit privé en tant que facteur déterminant de la production, doit parvenir à harmoniser la production et les besoins sociaux, à déterminer, pour chaque objet, une seule valeur qui est sa valeur sociale, relative mais indépendante de tout système de réforme commerciale, y compris celui qui voudrait déterminer la valeur d'un objet particulier à partir du temps de travail consacré à sa production. La répartition proportionnelle à la force de travail dépensée est une notion purement bourgeoise qui doit être abolie du même titre que le salariat lui-même parce qu'elle n'est, en définitive, qu'une forme de salariat. Si la force de travail est répartie, c'est que les moyens de production n'appartiennent pas en fait aux travailleurs eux-mêmes, à la collectivité. Si l'on veut rétribuer la force de travail

c'est que l'on considère que les forces de travail ne sont pas socialement équivalentes, ce qui serait une négation de la société en tous points semblable à la négation capitaliste. Ce serait réintroduire la notion de profit en établissant une différence entre la valeur sociale d'un objet et sa valeur calculée en temps de travail. Ce serait, en définitive, nier la notion de travail social en tant que fondement de la collectivité pour réintroduire celle de l'exploitation du travail. Aussi le collectivisme doit, dès ses premiers pas, s'orienter vers la distribution gratuite et rationnelle de la production. Il faudra donc veiller tout particulièrement à la détermination des principes pratiques de fonctionnement des magasins communaux.

Les principales voies d'échec du collectivisme sont celles qui l'amèneraient à renouer avec un certain nombre de notions qui sont à la base de l'exploitation bourgeoise et capitaliste de l'homme par l'homme. C'est l'une des raisons pour lesquelles la révolution sociale doit faire entièrement table rase non seulement des conceptions bourgeoises mais encore, et surtout, de ses institutions matérielles.

FIN SEVY

C. N. T. F. - PERPIGNAN
L'Union locale de la C. N. T. invite ses adhérents à l'Assemblée qui aura lieu dimanche 22 octobre à 9h., à son local habituel. Ordre du jour : 1^o Lecture du rapport du congrès. 2^o Nomination du bureau. 3^o Faits divers.

LES MIRAGES

« La poignée de main, à l'Elysée, entre Frachon et de Gaulle est de la même eau que celle de Montoire entre Pétain et Hitler. On ne pactise pas avec l'ennemi. On est doublement vaincu quand on perd le sens de la dignité. Comment un représentant de la classe des travailleurs peut-il renier sa mission au point de plier le genou devant le représentant du capitalisme, exploiteur des travailleurs ? Comment peut-on avoir l'incompréhensible inconscience d'en tirer vanité et d'exploiter ce geste à des fins

publicitaires ? A quel point faut-il que la classe des travailleurs soit sous l'emprise de ces syndicats inféodés au pouvoir, pour ne pas réaliser qu'on la berce d'illusions et que si on lui accorde, de temps en temps, un os à ronger, c'est que par son travail elle apporte un bon morceau de viande au capitalisme et à tous ses défenseurs. Le syndicalisme révolutionnaire n'est pas l'apologie du désordre, mais la plus haute expression de l'ordre pré-gastien; il est la condamnation des gestes anciens de servitude sans cesse renouvelés, sans cesse représentés aux travailleurs sous des formes différentes. Vouloir prendre le pouvoir, c'est-à-dire pratiquer l'autorité, est un mirage dangereux et décevant; dangereux parce que tous les pouvoirs sont condamnés, en conscience, par la raison, et décevant parce qu'ils n'apportent aux hommes que le renouvellement de leur servitude et de leur exploitation.

La révolution préconisée par le syndicalisme révolutionnaire ne saurait revenir dans les sentiers battus qu'en se reniant elle-même. Ceux qui entendent se dégarer sur la collectivité de la lutte nécessaire à la conquête de la liberté se condamnent à l'abandon de celle-ci. Ceux qui espèrent en une législation miraculeuse se trompent-ou tentent de tromper leurs semblables. Il faut avoir le courage de prendre chacun la part de responsabilité qu'il convient pour défendre son droit à la liberté, car la défense de la liberté de l'individu est l'expression de sa dignité. »

RENE VILLARD
(Extrait de « De l'Esclavage à la liberté ».)

La religiosité politique

Etre religieux c'est croire à une entité quelconque, lui accorder des vertus, des qualités qui ne sauraient être ni critiquées ni diminuées dans leur caractère traditionnel. C'est aussi bien autre chose, bien plus complexe, mais dans la critique particulière que nous amorçons, il nous suffira d'ajouter qu'entre l'homme qui croit aveuglément au progrès social, à la conquête de l'égalité réelle par le pouvoir politique, et qui ne peut se libérer de cette erreur, et celui qui, tout en manifestant son incroyance, croit nécessaire de s'associer circonstanciellement ou davantage aux partis politiques, il n'y a en fait, qu'une différence d'interprétation qui se trouve « réduite » par la synthèse active de ce qui semblait une contradiction fondamentale : l'étatisme et le non-étatisme.

Si Proudhon renaisait il serait fier de constater l'efficacité de sa théorie, à savoir, que : « la démocratie politico-économique ne peut naître que du balancement entre l'autorité et la liberté. »

Cette thèse est devenue celle de la démocratie politique, mais on pou-

vait espérer qu'après « l'erreur de la collaboration gouvernementale par les anarcho-syndicalistes espagnols » leurs survivants et leurs fils se garderaient de recommencer la même erreur...

Or, il n'en est rien. Il semble que l'expérience à la fois riche et désastreuse du passé n'a apporté aucune lumière à nos camarades espagnols. Dans le journal LE COMBAT SYNDICALISTE du 22 décembre 1966 n° 433, nous pouvions lire en conclusion d'un « Appel des Espagnols libres à l'opinion publique », ce qui suit :

« Aucun Espagnol honnête ne saurait se prêter à l'immense farce du fascisme. Le peuple ne votera pas la mort de sa propre dignité. Par l'abandon il affirmera sa volonté démocratique de lutte pour la paix mondiale, la liberté et le progrès pour les droits de l'homme et pour un régime qui émane de la volonté populaire librement exprimée. » Paris, décembre 1966.

Ont signé : Alliance Syndicale, groupe de Paris, C. N. T., U. G. T. et Solidarité des travailleurs basques.

Mouvement républicain démocratique espagnol; Parti socialiste ouvrier espagnol; Parti nationaliste basque; Action nationaliste basque; Union républicaine de Catalogne; Parti ouvrier d'union marxiste.

Ce document exprime donc un tiraillement politique-économique, circonstanciel aujourd'hui, mais créant référence pour l'avenir entre les anarcho-syndicalistes et les organisations politiques.

Cela signifie que nos camarades ont cru insuffisant de s'adresser directement aux travailleurs des usines et des champs et qu'il leur a paru nécessaire de se lier organiquement avec les états-majors des organisations politiques. Et nous savons par expérience historique que ces partis s'efforceraient demain de corrompre ou de détruire le mouvement anarchiste dont ils exploitent aujourd'hui les réminiscences larvées de religiosité politique.

Puissent nos camarades sauver à temps leur conscience et leur idéal.

G. B.

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédérés espagnols l'invitent à se joindre à eux. Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé : Le clergé rétrograde, les militaires anti-espagnols, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs. Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à : C. N. T., 39, rue de La Tour-d'Auvergne Paris (IX^e)

ANINA

«CHE» GUEVARA

LA PAZ. — Como es sabido, las fuerzas del general Ovando se atribuyen el mérito de haber dado muerte al teórico de la guerra de guerrillas, Ernesto Guevara (a) «Che». Ni Washington ni La Habana se apresuran en reconocer el hecho anunciado, la primera por si se tratara de un personaje figurado y la segunda para fundamentar políticamente su intervención en el asunto.

El criterio hasta aquí más aceptado fue el de que Guevara desapareció misteriosamente hace dos años, habiéndose asociado su posible muerte con la de Camilo Cienfuegos, otro de los supervivientes calificados de la Sierra Maestra. Por la recia personalidad de Camilo y también de la de Ernesto, el caudillo supremo de Cuba podía muy bien desahacerse de ambos para apartar sombras demasiado fuertes.

Será difícil aclarar si el muerto de Vallegrande es Che Guevara o un sucedáneo maniobrado para sembrar confusiones.

VITALIDAD DE LA REGIONAL CATALANA

PARIS. — Dando cumplimiento a un acuerdo recaído en el Pleno de la Regional C. N. T. habido en agosto último en Marsella, la agrupación de París, en animada asamblea, procedió a la renovación de cargos por función de comité cumplida. Los nuevos titulares del Comité regional son los compañeros Capella, Buisán, Bagés y Ferrer, los cuales se disponen a trabajar con ahínco en colaboración con el S. I. a fin de preparar días de espiñador a la C. N. T. en la región peninsular que más directamente les afecta.

El propio comité espera que nuevas agrupaciones de la Regional serán creadas en el exilio, y en cuanto a los compañeros de París y su radio, pueden dirigirse a la comisión local para inscribirse.

UN RELIGIOSO, ESTUDIANTES Y UN MINERO PROCESADOS

PARIS, (OPE). — De «Le Monde», en despacho de la A. F. P.: «Tres años de expulsión del lugar de su residencia y pago de una multa de 10.000 pesetas es la petición fiscal del Tribunal de Madrid contra un jesuita acusado de «injurias graves contra los funcionarios del Estado». El R. P. Carlos Giner, director de la revista «Mundo Social», había ordenado la publicación de un texto destinado en el número del 18 de junio de 1956. En él se atacaba a los policias que habían intervenido el 11 de mayo contra una manifestación de sacerdotes frente al palacio arzobispal de Barcelona.»

Del mismo periódico y de la misma agencia: «Dos estudiantes españoles, Vicente Arnau y Antonis Moragaz Spa, han sido condenados por el Tribunal de orden público de Madrid, a cinco meses de cárcel por haber participado en una manifestación ilegal celebrada en Barcelona el 7 de noviembre de 1956.»

De idéntica procedencia: «Nueve ex mineros asturianos han comparecido ante el mismo tribunal inculcados de «propaganda ilegal» y «asociación ilícita». Las penas solicitadas van desde cuatro meses a cuatro años y dos meses de cárcel. Fueron detenidos el 20 de mayo de 1956 en un mitin celebrado en Mieres donde dirigieron un llamamiento a 1.500 obreros retirados, como ellos, contra los directores de las minas que les habían concedido un retiro insuficiente.»

PLANTE DE PROTESTA

PARIS, (OPE). — Del corresponsal particular de «Le Monde» en Madrid (día 8): «Los obreros de la fábrica Perkins de esta capital han efectuado un paro de quince minutos para pedir la liberación del sindicalista Marcelino Camacho, que lleva siete meses encarcelado sin haber comparecido ante el tribunal.»

«CRUZADOS» Y BOLCHEVIQUES

MADRID, (OPE). — El diario «Arriba» escribe que «parecer» la Unión Soviética hace gestiones para comprar un solar en Madrid. La Unión y el Fenix Español ha recibido la oferta sobre unos terrenos que posee en el paseo de la Castellana esquina a Eduardo Dato, donde se halla el palacio de Montellano». Y agrega:

Enciclopedia Anarquista

BUZON — BOITE

—Marisa Santacrua, Toulouse. Les fascicules vous parviendront directement du Venezuela et ils ne doivent pas tarder. Votre envoi ne nous a pas encore été abonné.

—J. Joz, Chatenay-Malabry, Merci pour tes mots encourageants. Nous t'écrivons plus longuement.

—V. Mari, Burdeos. Recibida la tuya del 16-9 y tomamos debida nota de la imposibilidad que tuvistes de llegar hasta aquí. El total de la Enciclopedia, en francés, en francos, no te lo podemos dar en forma exacta pero oscila entre 250 y 300 francos.

—Rufi Lladós, Ingre. Recibida tu carta y tu segundo giro por 20 frs. Cuida tu salud, que es lo importante. Comunicaremos a Caracas tus deseos de cambiar a la versión española.

—Manuel Martínez Padilla, Marsella. Recibidos carta y giro así como los 12 francos de donativo para «Ruta» caraqueña.

—Fido, Ferrer, Orleans. Esperamos comunicos nueva dirección de Briquet para proceder a la reanudación de los envíos. Continúa con los vocablos pendientes convenidos a tu paso por ésta.

—Félix Alvarez Ferreras, Calgary, (Canadá). Estupenda tu intención. Remite los originales cuanto antes.

—G. Piau, Rezé-les-Nantes. — Nous t'envoyons, par la poste, le premier fascicule de l'Encyclopédie, d'accord avec ta sollicitude.

—Puis Ramón, Toulouse. Tomaremos contacto con Bartolomé Xavier y cuantos estén dispuestos a colaborar en la traducción.

—V. Marquina, Coiffy-le-Bas. Estupenda tu oferta. Procederemos a mandarte material en breve y te señalaremos los vocablos a traducir.

—Jacques Amigó, Perpignan. Su dirección obra ya en poder de Caracas. El envío de los fascículos en francés no puede demorar.

LOS GOBERNANTES DEL URUGUAY Y LOS ANARQUISTAS

(Continuación y fin)

por Vladimir MUÑOZ

EN la simpática figura de don Emilio Frugoni (fundador del Partido Socialista del Uruguay), vemos también una gran simpatía hacia las ideas libertarias. Harte es conocida su gran amistad por el pensador anarquista Rafael Barret. Con Frugoni no nos hallamos ante una oposición hacia las mismas, como, por ejemplo, la de Pablo Iglesias hacia Anselmo Lorenzo (o viceversa). Convergamos también que los anarquistas han visto en Frugoni, una personalidad de amplios horizontes, llegando a publicar incluso, en la editorial libertaria Americana de Buenos Aires, su notable y gran historia del socialismo. Como dato anecdótico, cabe mencionar que, cierta vez en una conversación privada, a la que asistía Ferrándiz Alborz (el gran escritor socialista español), escuché con placer cómo Frugoni (hoy ya octogenario) defendía con bonhomía las ideas libertarias del profesor alemán Jorge F. Nicolai. Parlamentario variado, ces, don Emilio Frugoni, fue incluso embajador en Moscú, de donde nos trajó dos memorables obras: «De Montevideo a Moscú», y «La Esfinge Roja».

En el último gobierno blanco del Uruguay era diputado por la oposición, el «batallista» Luis Hierro Gambardella. Enseguida vimos en este nuevo político cierta simpatía por las ideas libertarias, al ser entonces autor de un proyecto para otorgar una pensión graciable a la viuda de Rafael Barret (su compañera Francisca López), que entonces residía en Montevideo y apuraba «con sus 84 años de edad, la amargura del oca de su vida, sumida en el mayor desamparo». Hoy, en el nuevo gobierno «acolorado» esta persona es el «ministro de cultura» del país. En realidad, el primer ministro de cultura, debido a que dicho ministerio es de flamante creación. Cuando el tribunal Russell demandó y obtuvo la complacencia del rector de la Universidad de Montevideo para sesionar en su paranoia, el canciller Héctor Luisi, un abogado uruguayo, se negó a ello mediante alegatos jurídicos sin mayor alcance ante el humanismo humano (digamos al pasar, que una predecesora familiar de éste último, la Dra. Luisa Luisi, fue asimismo una gran simpatizante de las ideas libertarias). Pues bien, el único ministro que defendió la presencia del ilustre Bertrand Russell en el Uruguay, fue Luis Hierro Gambardella.

El volumen 119 de la «Colección de Clásicos Uruguayos» de la Biblioteca Artigas, es de Rafael Barret (¡qué un anarquista! en una colección financiada y editada por el Estado uruguayo) y lleva por título «Cartas íntimas» (con notas de su viuda Francisca López). El prólogo de este encantador libro de 131 páginas es de Luis Hierro Gambardella, magnífica introducción de 23 páginas que, por sí sola, es un notable ensayo digno de figurar en cualquier biblioteca libertaria. Digamos que este libro de Rafael Barret fue el último de dicha colección (dirigida por el gran historiador uruguayo Juan E. Pivel Devoto), y que salió de las prensas en febrero de 1967. Pivel Devoto merece el agradecimiento de todos los lectores de la misma, por la hermosa y notable obra de vulgarización que ha representado.

Parafraseemos a Gambardella, opinando sobre Barret: «... Ya sumergido en sus ideas anarquistas, pronuncia conferencias filosóficas-sociales sobre su ideal, se vincula espiritualmente con Bertotto, un joven anarquista argentino con quien funda la

hoja ácrata «Germinales». «Era la hora en que ser escritor y hombre de izquierda eran casi sinónimos, y que en el aire político de la ciudad y del país se respiraba la más honda y comprensiva tolerancia para las ideas de los hombres.» Lamenta Gambardella que cuando Barret llegó al Uruguay, sus «tentativas de escribir en El Día habían fracasado»; estaba don José Batlle y Ordoñez en Europa, entendiendo por ahí que de haber estado en el país, hubiera ayudado a Barret, lo que viene a ratificar la esencia de este escrito. Hoy el diario El Día es de cierta manera «reaccionario» en cuanto a las ideas libertarias, habiendo dejado apenas filtrar algunos comentarios de amistosa simpatía hacia la gran Severine por el periodista Vicente A. Salaverri.

Y continúa Gambardella: «... Es mucho más probable que su anarquismo haya sido un proceso interior, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin, esta notable perla: «Este escritor que no quiso apoyarse en tradiciones dadas la naturaleza hondamente revolucionaria de su misión vital, se inscribe, en un momento de su vida, y sus reacciones, y por la presencia opimente de las oligarquías y dictaduras que lo aquejaron con su fuerza ahogante...» «Pero más importante que todo ello es la actitud moral de su anarquismo. El lo concebía, fundamentalmente, como un acto de amor, como un gesto solidario con la humanidad del dolor y de la esclavitud. Sacrificarse, dar la vida toda, en todo instante, no en acción y en pensamiento sólo, sino en la inquietud de una fraternidad entrañable, era la actitud que él concebía como la mayor afirmación de sus ideales.» Y por fin,

SIEGHE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : ERU 18-84
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois 8 F
Six mois 16 F
Un an 30 F

Tel. Imprimerie : 239 27-78.

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

FRACASO ELECTORAL EN ESPAÑA

Las elecciones para elegir 106 procuradores a Cortes, rango (familiar), han fracasado. Considerado el cupo familiar de España, el porcentaje de votantes ha sido del 42%. En las provincias reaccionarias la votación ha sido algo copiosa; pero en Vasconia, Cataluña, Rioja y León, la media de votantes es de 30%, y aun parece generosidad excesiva. El referéndum último, más activado, favorecido por todos los recursos coactivos y drásticos que posee el Estado, pudo dar apariencia adhesiva al régimen con su cacareado 85 y medio por ciento de mentirijillas; pero la farsa electoral de ahora, asaz descuidada por la escasa importancia que el gobierno le concediera, las urnas se han quedado semi desiertas, sólo concurridas por familiares y adictos de los candidatos.

En realidad, poco interés podía inspirar a los españoles una elección que de antemano estaba determinada. De 500 procuradores destinados a procurar para el régimen y para sí mismos, cerca de 400 estaban ya designados (a dedos por el jefe del Estado y las instituciones que le son afectas. La última suerte, ésta de los 106, estuvo dedicada a los jefes de familia, igual a decir, a una cuarta parte de la población española y aun con restricciones afectando a la ciudadanía desafecta, o motejada de rojismo. Por sí ello fuera poco, todo candidato para ser aceptado debía jurar fidelidad al régimen, de manera que la candidatura uniforme y gregaria representaba una adhesión segura al sistema de fuerza predominante. Inmovilizado el cuerpo electoral en casa, las cosas quedaban en el mismo sitio, no valiendo, por lo tanto, la pena convocar a los «candidatos» para esgrimir «candidaturas».

La farsa en España es bien comprendida, y vamos a creer que en el extranjero, pero solivianta que el periodismo exterior y libre, que goza del beneficio de no sufrir imposición informativa franquista, ponga seriedad en el comentario de la política española cual si se tratara de una nación en estado político normal en el que las consultas públicas fuesen honestamente preparadas. La sola sujeción del electorado al partido único ha de ser suficiente para alarmar al periodista más crédulo del extranjero, y, sin embargo, redactores de grandes rotativos de París, Londres y Nueva York se enfrasean en divagaciones sobre el estado de la opinión española cuando el derecho a opinar y a elegir libremente en España no existe. Existe, por el contrario, la misma dictadura de 1939, la advenida por cañones y bombas nazifascistas y por cobardes abandonos («democráticos») que a la postre, determinaron el estallido de una guerra mundial de grandes proporciones. Lo que se exhibe en España es un régimen totalitario repintado, camuflado, no por respeto a los españoles, sino para causar buen efecto en el palacio de la O. N. U. y en todas las cancillerías mundiales en las cuales Franco puede alcanzar un favor, una dádiva, un tratado benigno para paliar el estado catastrófico de la economía nacional devorada por los beneficiarios del régimen.

En España no existe libertad de ninguna especie. No hay en ella español libre, ni siquiera el propio Franco, sujeto a compromisos fascistas, clericales y financieros. Ocuparse seriamente de consultas electorales en un país así de burlesco y tiranizado, es ironizar con malévolas intenciones. Los plebiscitos de 1947 y el de veinte años después, por su común característica unipersonal, ya derivaron del vicio impositivo fascista, y es que por nada del mundo el «caudillismo» Franco quiere afrontar la competencia de otro candidato a la jefatura del Estado cual se hace en Francia, EE. UU. y otros países republicanos, en los que a veces los pretendientes a tal investidura son tres y hasta cuatro. Rey ab-



soluta a su manera, Franco se proclama candidato único y de votación supina, cuando no obligada. Esta es la verdad corroborada por el pueblo español cada vez que el grillete totalitario afloja. Si no, véase el ejemplo de las elecciones del 10 de octubre último.

Otra vez la Confederación Nacional del Trabajo, con su no votar sistemático, se ha arrogado, indirectamente, su parte de triunfo. Una de las varias formas de desarmar al Estado.

DISCOS

Tiquis. — ¿Qué edad tiene tu hermano menor?
Miquis. — 93 años.
Tiquis. — Comprendo tu combate ambigüo.
Miquis. — Comprendes cuando quieres.
Tiquis. — La última generación es siempre la mejor.
Miquis. — La cuna se la construyó la anterior.
Tiquis. — Pronto se independiza, y se separa.
Miquis. — Tres generaciones conviven. Exiges tres barrios.
Tiquis. — A cómo cual lo suyo.
Miquis. — Sepárennos también blancos y negros y amarillos y cobrizos.
Tiquis. — Ecos son delitos imperdables, no míos.
Miquis. — Si hay que separar, sepárennos todo: los niños de los jóvenes, éstos de los medanos, los medanos de los ancianos, esos de los centenarios.
Tiquis. — Los de teta no pueden ser abandonados.
Miquis. — Ya fallan tus teorías racistas.
Tiquis. — Jóvenes con jóvenes, del color que sean.
Miquis. — Y mujeres con mujeres y hombres con hombres. Y hermosos separados de los feos, y pasa por el barrio de éstos.
Tiquis. — Sería espantoso. Tanto rostro difícil y agresivo...

Miquis. — Hay viejas arpas, y otras más «simpatía» ciertos esperpentos de 20 años.
Tiquis. — Buscas los extremos; eres extremista.
Miquis. — Todo, o nada.
Tiquis. — ¿Amenazas con ahogarme?
Miquis. — No, si vienes al barrio de los feos.
Tiquis. — No acostumbro frecuentar barrios bajos.
Miquis. — Lees novela rosa. El tradidor nunca es guapo.
Tiquis. — Como dijo el filósofo Steindráklo, «la cara es el espejo del alma».
Miquis. — Te engaña. El alma no existe sino en literatura.
Tiquis. — Pero existen jóvenes y viejos.
Miquis. — Y hermosos y feos.
Tiquis. — Estoy con los primeros.
Miquis. — Estas embobado por el espejo y por la idea rosa. ¿Qué cosa!

DISCOBOLO



La «civilización del ocio», vista desde el Tibidabo

El infundio de la plenitud del hombre

BARCELONA, excesivamente «crecida» (2 millones de habitantes, y sigue el ritmo extensivo), no sabe como dar curso a su tránsito, y los técnicos del régimen, de suyo apurados, recurren a la línea moral señalada en la enciclica «Populorum Progressio» dictada para satisfacer con líticas las necesidades de la persona moderna. El capitalista tradicional — caso español — no consigue soluciones liberales a nada y aquí acude a la Iglesia trayendo paños calientes de Roma para enganar al enfermo. Mas aquí no se engaña a nadie, que dijo el sacamuelas.

El problema espacial del ciudadano se ve en la calle al paso de los coches, tan numerosos, «multitudinarios», que asfixian ya a tranvías y autobuses. Pero el apelotonamiento, el amontonamiento mayor, insocial, se registra en el interior de cada inmueble enclavado fuera del Ensanche, esto es, en el casco antiguo de la ciudad, en el distrito 5^o, en las barriadas obreras (las de Sarriá y Vallvidrera, etc., no lo son, de obreras). Si tomamos por tipo las calles de Jaime Giral y de San Ramón, las encontramos rebosantes, hominíferas de mundo, por casas habitadas hasta lo imposible, de los sótanos a los cubiertos de azotea, que antes servían de pocilga, gallinero, desembarco o lavadero. Un piso, o apartamento, capaz para una familia, normalmente de cuatro personas, ahora contiene doce de éstas a título de inquilinos, de subarrendadoras otras. La pieza para una persona sola es un beneficio que ya ha pasado a la historia, estando al orden del día la acumulación (con promiscuación de sexos incluso) de seres humanos en un mismo cuartucho. Barcelona crece sin medida planteando un problema de humanidad que la gente bien alojada no percibe en carne propia, y como un «alabado sea Dios» y un «confiar en el caudillo» son soluciones retóricas, quien no tiene casa se hacinna en la del inquilino en apuros mensuales (el alquiler de 34 pesetas de 1920 en la actualidad se considera de 300 duros) y quien no tiene la «suerte» del reaquilado se suburbia en barracones y covachas cuya lepra el Excmo. Ayuntamiento jamás conseguirá eliminar.

El rípiro del «espacio vital asegurado»

Indudablemente, todos los problemas tratados olímpicamente, por encima de la realidad escueta, son capaces de enternecer a los poetas y de servir para la atracción de forasteros, alias turismo. Barcelona tiene los pies apretados en la horma mar-montaña. Salida hacia el sur-este, la toma devorando huertas, tanto como devorarse a sí misma. Pero el mar es inmovible y el Tibidabo duro de traspasar para abrir puerta sobre el Vallés anchuroso. Hace seis años el túnel rutero se daba por seguro, por donde «cluid» los lazos mortales y dilatorias de la Rabassada, pero el capital no ha acudido y la propaganda tunelera derivó en agua de borrajas. Se piensa levantar la ciudad, en casas de diez pisos, mas loscimientos son débiles y no se va a destruir un Ensanche «moderno» para construir un Elevado último grito que

no habitaria, por insuficiencia de medios, la ciudadanía alojada (es un decir) en los barrios viejos. Y aquí apunta una idea que no yerra: Para los habitantes del paseo de Gracia el espacio vital es realmente seguro, y si tres piezas por persona no fueran suficientes ahí está la torre de la Bonanova, Sarriá o Vallvidrera o San Gervasio para resolver el apuro.

Gracia la tiene, aunque extemporánea, esa preocupación edilicia basada en la enciclica del caso, de abrir espacios verdes y ensanchar los existentes sin resolver (¿y cómo?) las necesidades de los barceloneses mal o apenas alojados. Se podría, si, abrir un recodo en la calle de las Moscas (nadie se sonría, puesto que existe), o en el pasaje de Espinosa, para un goce o un escarnio de decirle, a cualquier vecino apretado: «Ven, areque; sal de tu apretadura inquilinaria para darte un respiro en ese remanso que te destinan.» Eso que en la cárcel está muy bien, en la vida libre con espacio, cerrado, es una burla que hay que aguantar, pero a trueque de que el señor Pablo VI sea mentado para la despurpuración consiguiente.

Con tantas dificultades como se quiera, el pulpo urbano sigue medrando, no obstante. Si el Excmo. de la plaza de S. Jaime no acierta a apartar la colina tibidabense, a retirar el Mediterráneo unos kilómetros ni a elevar el conjunto de edificios en diez metros más, cuando menos se apresta a absorber tierras saturadas de casas (Hospital, S. Adrián, Badalona) con lo cual hinchará estadísticas y vanidades, mas sin aporte alguno para acomodar a 500.000 barceloneses que en balde aspiran al título positivo de inquilinos. Las casas levantadas en las inmediaciones del río Besós, hay que disponer de mucha «agradadera» y una situación holgada para habitarlas, y las que se están construyendo en la actualidad con ayuda de guías gigantes, «dan idea — las guías — de altos y potentes aparatos para coigar a los postulantes desdinerados. [La distancia del barracón al piso de 3.000 pesetas es verdaderamente insalvable!

Espacios verdes y hombres enjutos

Con enciclica o sin ella, se comprende que la persona bien alojada merezca también ser alimentada. En el Ensanche, este casi precepto bíblico es escrupulosamente observado, y aun añadidos que con superventaja. No ocurre así en los barrios pobres, siempre poblados por seres contradictores de la ley y de la religión. El parque de la Ciudadela ofrece, a los que no pierden tiempo comiendo en casa ni fuera de ella, solaz y recreo por sus caminos florales, juegos de agua y jaulas con animales fieros de los cuales aprender como se debe masticar la carne. El aire marino ahí cumple los pulmones para un perfecto funcionamiento eliminador de toxinas. Es un privilegio barcelonés pasar por este Edén en el que el general Prim ejerce de portero, más legitimado por un Carro Triunfal subido más arriba de unas magníficas escalinatas, en las cuales el ciudadano Mágrgo podría competir, con ventaja, frente al orondo palanqueo habitante, por vicio, de rellano o entresuelo, y de por tanto, inapto e inepto para trepar hasta un quinto piso, alisado con el peldano número 89.

Los espacios verdes para los ciudadanos enjutos no valen en suma, la pena de ensancharlos por el estrechez incurrable de éstos. Y aún es justo que cuatro delgados se embarrillen en un cuarto 3 x 4 porque dos parejas de anchos fracasarían, de intentar tamaña convivencia. Los jardines de Montjuich, respetablemente extensos y verdes, convienen a los hombres enjutos (caben 600.000 de ellos, contra 300.000 de los otros) y aparte el Palacio de las Naciones los ensanchados del Ensanche se lo ceden, enter por: el paseo verde, el aire puro, y la vista de una población prieta en un puño, lo que explica que en ella no todo quisque puede acomodarse a sus anchas ni en su estrechez siquiera.

Los ricos, el verde y el aire lo encuentran en sus jardines, en los planetas selectos, y en el refrigerio. Su vida es recatada, inostensible, inapta para el albur de la calle. No necesita siquiera el paseo Marítimo, truncado (por esta razón) en su medio kilómetro. Cinco mil metros de playa los hay, existen, abstracción hecha de los dominios militares, y de la corriente poderosa del Bogatell, aún no dada al perfume, desgraciadamente. Con todos los inconvenientes de playa, no obstante, mar queda, el suficiente para ahogar medio Barcelona de estrechos, si tal gana viniera. La otra gana, la esofágica, que se la guarden,

DE NUEVO EN TORNO AL TURISMO

Los magnates, dos figuras representativas dentro del ambiente de los dueños de hoteles en las Islas Baleares, celebraron recientemente una entrevista con un periodista. Sacaron a relucir la acentuada crisis dentro del gremio hotelero, la cual se deja sentir particularmente en Mallorca. Soñando con fabulosos beneficios, por afluencia de ricos turistas extranjeros, en Palma y sus contornos, se han ido construyendo hoteles y más hoteles, de primer orden. Toda una obsesión de grandezas, de pescar millones, con la llegada a la isla de caravanas de millonarios... ¡Ah, pero la cosa no ha resultado como se esperaba! El número de turistas no llega a cubrir el gasto, las necesidades que tienen muchos dueños de hotel para que su negocio se sostenga.

Y tras de ofrecer toda una serie de pormenores, con la elocuencia de las cifras, demostrando la realidad de la crisis, le manifestaron al periodista: «Y por favor, añada que, además de planificar y todo lo que sea, es de vitalísima importancia que en Estados Unidos se haga una promoción para atraer aquel turismo a Mallorca, y que la haga el Estado español.»

A los dos aludidos señores, claro está, les importa un comino que en España haya o deje de haber libertades, que se encarcele o deje de encarcelar, que el régimen sea fascista. ¡Ellos van al negocio! ¡De cara al dinero! ¡Que entren muchos turistas adinerados y que dejen las divisas a montones! Si ellos piden que el Estado intervenga para atraer a los turistas, nosotros, que tenemos nuestras razones para opinar de un modo radicalmente contrario al respecto del turismo extranjero, no deberíamos cansarnos de demostrar, pese a todo lo que se pueda dudar de su eficacia, la importancia que tendría una campaña sindical internacional en contra del turismo hacia España y Portugal. Y todos sabemos que la Alianza Sin-

dical podría batallar bastante en este sentido.

LO QUE PASA CON LAS EDADES

En el ambiente libertario, como en botica, hay de todo. Tanto así que, con intención sana, se puede bordar la incongruencia inclusive. No, no se trata de poner en entredicho determinada intención; lo que cabe señalar es el que pueda caerse en interpretaciones calamitosas por aquello de, como decía un andaluz, «confundir la velocidad con el tosmo». Y es ahí que conviene aclarar bien las cosas, siquiera para que cada palo aguante su veta, y se procure, si hace el caso, discutir con buen discernimiento las apreciaciones particulares habidas entre libertarios. Y ello es tanto más plausible habida cuenta de que nadie, entre nosotros, es de suponer pretenda tener «guardada» una redoma, la Verdad, toda la esencia y contenido absoluto que la Verdad... ¿Por qué, ante pareceres diferentes, no se ha de poder hallar una concreción que, al sentir de los que dialoguen represente la más accesible verdad? De ahí, hablando con formalidad, la verosimilitud de aquel conocido axioma aseverando que de la discusión viene la luz. Y vamos al caso:

Hay compañeros, anarquistas, que sin pretender ser ni hacer más que los demás, se interesan vivamente por todo cuanto guarda relación con las ideas. Consideran que el ideal abarca diversas facetas, y que conviene en todo lo posible, tener un claro concepto de la parte y del todo. Estiman que uno de los matices que requiere más atención es el relacionado con el proselitismo. Consideran que ello ha sido siempre más factible entre la gente moza. Al respecto de la juventud consideran importa hacer lo pertinente para captar nuevos elementos afines al ideal. Para evidenciar lo que consideran necesidad, es natural que aduzcan razones. Puntualicemos que se trata de compañeros para los cuales, en tanto que militantes, no juega un papel comparativo para juzgar la acción la edad. Para ellos no cuenta eso de los «cartuchos» enteros, o «quemados». Sienten, aman las ideas, y por sensibilidad ácrata, actúan. Y sin alharacas de supuesto heroísmo, piensan seguir actuando hasta el fin de sus días. Consideran tener tanta fortaleza de ánimo, o virilidad si se prefiere, como otros pretendían tener. De ahí que desdenen, en el plano de la actuación, blandenguerías de toda especie.

Sin tener en olvido otros aspectos de la actividad libertaria, en lo relativo al proselitismo, se estima que si los compañeros ácratas españoles, franceses, italianos, y de todas partes, no hacen, o mejor dicho, no hacemos lo pertinente para cubrir bajas de los que fallecen, en razón de la edad avanzada, enfermedades, accidentes, etc.; si no se hace lo pertinente para, ya no solamente mantener el tránsito (no tráfico, pues esa palabra aquí despierta suspicacias) de arriba, limpiándolo de peatones, ese obsoleto moderno. Cada año el censo automovilístico se apunta 7.000 coches más, los cuales, añadidos a los 200.000 en servicio y los 25.000 autos de nacionales y extranjeros que pronto nos visitarán cada día, nos acercamos a los 300.000 para el 1966, para gloria y atasco de esta Gran Barcelona cuya enorme pezuña radica en la incapacidad de reacción que sufre comparada con la Barcelona emotiva, idealista y emprendedora que fue antes del año fatidico de 1939.

BARLOVENTO

Ciudad, octubre 1967.

ciales, es natural que interese también a los libertarios en general. Ahora bien, ateniéndonos tan sólo a lo claramente expuesto, salta a la vista la inconsistencia, lo desplazado, en fondo y forma, de apreciaciones como las siguientes, aparecidas en prensa libertaria:

«Ahorra — ni se sabe como — existe una cantidad estratosférica de compañeros que por el hecho natural de tener en su cuenta calendario cincuenta, sesenta o setenta años [ya se creen en el deber de gritar... ¡Y qué hemos de hacer, que hará el mundo, que será de nuestra causa, de nuestro ideal, sin jóvenes veinteañeros a la vista? ¡Qué macana! Los jóvenes vendrán a su tiempo, si es que no están presentes o han venido a recibir y adjudicarse la savia genital de la «vejez». Si son conscientes de su vida y de su nacimiento a la libertad y la justicia, rebosarán la raya, el vaso, la meta a su debido tiempo y nada más.» Dicen que para muestra basta un botón.

Conocemos el valor que a la expresión «macanasa» se le da en países como la Argentina y Chile. Como también sabemos que ya desde años, no faltan aquellos que han procurado aprender en los libros y fomentar la relación con compañeros estudiosos. Forma la más apropiada de no incurrir en «macanasa». Ahora bien: de considerar que el lenguaje desentendado, las expresiones furibundas, o las frases detonantes, son de un valor positivo, por lo fáciles de imaginar, poco costaría usarlas. Pero no lo creo así.

«Uno cree que, entre libertarios, es más útil emplear el tono de respeto, el de la sensatez. Dialogando con nobleza sobre lo que sea, y procurando no levantar diálogo de sordos, donde uno se refiera a una cosa concreta y otro responda con lo que nada con ello tenga que ver. Y si hace falta pejar, verbal, o como se tercié, duro y a la cabeza, hagámoslo contra el enemigo común. El enemigo común de los libertarios en general; ¡A los de la acera de enfrente!

STALIN, O A LA SOMBRA DE LOS TIRANOS

El libre, las declaraciones, los viajes de Svetlana, la hija de Stalin, han puesto de nuevo en el primer plano del público comentario la vida y los hechos del fallecido tirano ruso. Y es curioso que alguno de los que más han acentuado la crítica, muerto ya el dictador, ha sido precisamente de los mejor considerados por Stalin, de aquellos a los que tenía más confianza: el almirante del Kremlin, los que le prodigaban atenciones reverenciales como es el caso de Nikita Krutchev. En sus «Memorias» el recientemente fallecido escritor soviético: Ehrenburg, tuvo al menos la sinceridad de confesar la propia cobardía, al manifestar que él, igual que muchos otros elementos conocidos, sabían cuales eran los procedimientos empleados para el «Zar Rojo», pero que él mismo les inducía a callar. Es evidente que podían haberse exiliado y decir entonces la verdad clara, desnuda, puesto que conocían bien el mal hecho por el tirano y sus más fervientes secuaces. ¡Ah, pero en tal caso tenían que abandonar no pocas comodidades! De ahí que, posponiendo el bienestar a la dignidad, prefieran vivir a la sombra del tirano.

Por asociación de ideas, pensamos que también, cuando muera Franco, saldrán en España tremebundas anti-franquistas. Elementos que dirán las mil y una contra el fallecido dictador. ¡A, pero de momento callan! ¡Han hallado la manera de vivir a la sombra de Franco y el franquismo, humildes servidores, granujas panlaguados de lo que mañana combatirán!

La acción directa como elemento de combate

por JOSE VIADIU

El acuerdo en que la idea clave de lo que contiene la acción directa corresponde a teóricos franceses, pero puede que ningún organismo sindical internacional adoptara con tanto interés y eficacia como el movimiento confederal español. Su creación teórica tuvo como finalidad combatir las ideas reformistas de un importante sector del proletariado que navegaba en dichas aguas. Al mismo tiempo sus creadores trataron de proporcionar al movimiento obrero nuevos elementos de combate más eficaces y contundentes, ya que por algo lleva como complemento de lucha el boicot, el sabotaje y la huelga general revolucionaria, de cuya adopción tan buenos resultados se obtuvieron en diversas fases de nuestras luchas y en especial en el gran movimiento huelguístico efectuado por el proletariado español en 1917, sin que en realidad los propósitos adoptados tuvieran la finalidad de reemplazar al régimen capitalista, sino simplemente la de lograr determinadas mejoras de tipo económico como el abaratamiento de alquileres y subsistencias.

Recordamos aún las arduas polémicas suscitadas en relación a la acción directa entre elementos socialistas, radicales y reformistas, quienes pretendían subordinar a los trabajadores a los avatares electorales y políticos, mientras que aquellos se afirmaban en una oposición terminante, aduciendo que todo cuanto anula la intervención del hombre en la defensa de sus derechos, dentro de las luchas sindicales, a la larga se convierte en soporte del Estado, y de hecho desnaturaliza la verdadera finalidad de toda lucha social, que es la de propiciar mejores condiciones de vida a los trabajadores, y en este

teadadas, sin que resolvieran nada que beneficiara de verdad al proletariado, dado que todas las auténticas mejoras fueron logradas por la huelga y la acción de los huelguistas.

Así que, esta concepción reformista, de hecho estaba sujeta a los designios de autoridades y burgueses, puesto que las comisiones estaban formadas por partes iguales entre sus contendientes, presididas por un representante de carácter oficial, con facultades resolutivas que, por lo común, se leadeaban por los intereses patronales. A estas normas estaban sometidos los sindicatos ugetistas, que se movían bajo las directivas del partido socialista. Debido al descrédito de tal procedimiento se hizo una especie de revantización de la acción directa y de lo que podía aportar a las contiendas diarias, ya que hasta aquí, incluso en los sindicatos confederales, no pasaba de ser una mera concepción escrita, sin la mayor trascendencia en el orden de los hechos. Tanto es así que puede decirse que es entre los años que van del 1913 a 1920 cuando en realidad este tipo de lucha adquiere el interés debido y se aplica en su amplitud en los nuevos conflictos que se promueven. Aquí, puede afirmarse, que fueron tres los movimientos huelguísticos que le dieron categoría por haberlos defendido con tesón y energía antes desconocidos en las luchas sociales.

Estas tres huelgas son las que se refieren al Arte Textil, al Sindicato de Fideeros y al de la Madera. En estos casos ya no se trata de formular unas peticiones y en dejarlas a merced de patronos y autoridades para que resolvieran el asunto a su arbitrio. A partir de este momento, los sindicatos toman parte activa, y entran en acción, en una fase inten-

sa los propios huelguistas, siendo ellos los que se ven obligados a sacar las castañas del fuego. De forma que ahora todas las mañanas, los militantes más activos y responsables tienen que asistir a limitadas reuniones sindicales en la organización que mantiene la huelga, y allí se nombran comisiones que se repartían en las fábricas y talleres afectados, con el fin de evitar la entrada de esquiroleros de impedir la distribución de materiales elaborados y todo cuanto pudiera perjudicar el curso de la huelga y los intereses del proletariado.

Es a partir de este momento cuando se logran éxitos a favor de los trabajadores. La pugna entra en un sentido de franca rudeza. La partida principal se juega en especial por la obtención de la jornada de ocho horas que por aquellas fechas lo lograron en varias industrias, evolucionando en unos meses de actuación firme que durante años de suplicas y tolerancias. Los fideeros, recién organizados, en cuyas directivas estaban los compañeros Barrera, Bernet, Solsosa y otros que no recordamos, realizaron una dura contienda, no sólo frente a los patronos, sino también contra el jefe de policía de la brigada social, señor Martorell, que percibía buenos gajes de la patronal para ahogar el conflicto; de ahí que se ensañara en mandar a la cárcel a los huelguistas. Precisa tener en cuenta que, en aquellos días, lo

(Termina en la página 2.)

Le Directeur de la publication : YVERME OBGUÉ

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4, et 5, rue Chevroul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

